

Inter
Art actuel



Looking for the Perfect You Lorena Wolffer. Le loisir et l'urgence

Kurt Martin

Numéro 59, printemps 1994

...ions — énumérations

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/46666ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

0825-8708 (imprimé)

1923-2764 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Martin, K. (1994). Looking for the Perfect You : lorena Wolffer. Le loisir et l'urgence. *Inter*, (59), 61–61.

Tous droits réservés © Les Éditions Intervention, 1994

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

LOOKING FOR THE PERFECT YOU

■ LORENA WOLFFER ■

Le loisir et l'urgence.

Note sur une performance possible...

Kurt MARTIN

Une jeune mariée, plantée dans un décor glacial qui accentue sa blancheur virginale, consomme l'hyménée dans une cuve remplie de sang de bœuf — scène aux accents bachiques interpellant peut-être quelque divinité tutélaire au ciel des cérémonies solennelles. Transie par le froid — son appareil n'est manifestement pas conçu pour les rigueurs de l'hiver boréal — notre femme nouvelle étend sur le sol sa traîne souillée et, invoquant maintenant des puissances purificatrices, la couvre à mains nues de neige immaculée. Son propre sang qui reflue aux tréfonds de sa chair, pour protéger les organes vitaux en leur réservant le peu de chaleur restante, laisse poindre à travers le sang de bœuf qui la recouvre une couleur violacée. Il n'en faut pas plus, je crois — et peu importe où l'artiste veut en venir — pour constater les signes obvis de l'hypothermie. Ce n'est alors plus une simple question théâtrale, pensèrent peut-être quelques « spectateurs » venus l'aider à terminer vite son œuvre d'inhumation, c'est une affaire humaine et morale !

Quoi qu'il en soit, tout se termine bêtement ainsi et Lorena peut se retirer dans la chaleur protectrice de l'abri.

Mais où se passe la « perf » précisément ? Dans le stationnement ? Dans la tête de WOLFFER ? Au milieu des spectateurs ? Ou encore, ne s'est-elle pas déplacée du côté de la rue où quelques « égarés » qui sillonnent le quartier à la recherche de chaleur humaine repassent et s'arrêtent, interloqués et stupéfaits par cette assemblée inhabituelle qui regarde une jeune femme grelotter ? En fin de compte, qu'y a-t-il à voir ou à comprendre dans cette perf ?

Par cette question, qui quitte le terrain de la description pure, j'aimerais introduire à l'« histoire de l'œuvre » qui a pu se porter sur l'événement et qui vient l'éclairer par une sorte de choc en retour. Cette démarche se justifie par le simple fait que l'histoire de l'œuvre c'est aussi et surtout l'histoire de la réception de l'œuvre — l'œuvre livrée au public acquiert une existence en quelque sorte indépendante de son auteur. Et puisque la perf a suscité des réactions et des interrogations diverses, et puisqu'en parler c'est déjà l'interpréter, je voudrais laisser le champ libre au plus grand nombre d'interprétations possibles ou plausibles, et je souhaiterais, en une manière de longue prosopopée, laisser chaque point de vue s'exprimer par lui-même. Il va sans dire qu'il s'agira de commentaires imaginaires parmi lesquels le lecteur choisira pour lui celui qui convient le mieux. Au sortir, donc, de cette intervention :

a) l'esthète blasé, soucieux des modes et de la culture, lancera avec mépris : « La thématique du sang... c'est dépassé ! On voit ça depuis au moins vingt ans ! » C'est vrai. Mais il y a quand même des millénaires que le sang coule dans nos veines sans qu'on en soit pour autant tanné ;

b) l'ethnologue qui serait venu se divertir entre deux longs voyages, rajoutera, à propos du sang : « Les tribus sud-américaines en font une utilisation symbolique et rituelle différente de la nôtre. Faisons gaffe de mal

interpréter ! » ;

c) le politologue remarquera judicieusement : « Voyez-vous ! L'hémisphère sud du globe crève sous le regard de l'hémisphère nord. Nous l'ob servons trop souvent sans sourciller. Il faudrait aussi faire à l'occasion un pas pour l'aider » ;

d) accentuant la tangente prise dans le paragraphe introductif et descriptif, le moraliste s'interrogera : « Quelle distance peut-on raisonnablement maintenir entre l'artiste et son « public » ? Supposons qu'un ou une artiste attente à ses jours — même si ce n'était pas le cas ici — doit-on le ou la laisser faire jusqu'au bout, sans s'interposer, de peur de briser le fragile équilibre de cette beauté sublime qu'il ou elle est en train de créer ou de représenter ? Ne cherche-t-il pas à nous faire réagir ? Avons-nous toujours le loisir de réfléchir à satiété sur ce qui se passe ou ne faut-il pas parfois saisir les cornes de cette circonstance extraordinaire qui enveloppe l'artiste et le ravit au regard du jugement, et qui commande l'urgence d'intervenir ? Ne faut-il pas quelquefois agir et reporter les délibérations artistiques ? » ;

e) une autre espèce d'esthète apportera la réplique suivante : « Que voulez-vous ! L'art, c'est l'art et il ne faut pas se mêler de la vie des artistes. Les fascistes, rappelez-vous, utilisaient l'art à des fins de propagande ; ils compromettaient gravement la liberté humaine en assujettissant celle des artistes. Non ! Il ne faut plus mêler les cartes : l'art, la politique ou même la morale n'ont rien à faire ensemble. Le spectre d'une époque ténébreuse plane sur nos têtes. Les totalitarismes de toutes sortes, n'est-ce pas ? jugulent en premier lieu les artistes : ils ne veulent pas les nourrir gratuitement comme ces oiseaux qui leur paraissent si outrageusement libres, il faut que les artistes méritent leurs miettes de pain — il faut qu'ils fassent le jeu du parti ! Nous ne voulons pas, quant à nous, souscrire à ces pratiques répressives. L'art de notre siècle ne doit valoir que du point de vue de l'art, un point c'est tout ! Eh bien ! une artiste peut bien mourir de froid si ça lui chante, ne comptez pas sur nous pour la secourir ! » ;

f) le moraliste opposera à nouveau ces questions : « Quel est donc le statut de cette prétendue liberté artistique derrière laquelle se cachent ceux-là même qui la méprisent pour se justifier de n'avoir pas à réaliser le défi incroyable que représente pour chaque époque la constitution du canon esthétique qui viendra en retour la définir ? La liberté n'est-elle pas liberté devant toutes les autres et devant lesquelles elle doit se justifier ? Chaque liberté n'est-elle pas cruellement gratuite, et sanguinaire, si elle ne prend pas le temps de réfléchir sur la légitimité de son exercice ? Le drame de l'art réside-t-il simplement dans un souci de liberté, dans la revendication d'un espace de manœuvre sans lequel il ne peut ni s'épanouir, ni atteindre sa pleine potentialité ? »

Mais laissons là les observateurs virtuels et leurs positions complémentaires ou adverses. On sait un peu que WOLFFER aurait aimé qu'il neige pour accomplir sa perf. On sait aussi qu'elle ne s'attendait pas à geler autant. Car c'est lors de ce séjour à Québec qu'elle fit sa première expérience de la neige et du froid. Tout ce qui s'est passé relève ainsi de circonstances contingentes sur lesquelles WOLFFER n'exerçait aucun contrôle — comme l'ingérence de l'auditoire. Mais voilà : ça s'est passé tout de même ! Dans le déroulement de l'action, on a vu quelqu'un souffrir — peu importe le degré de gravité ou d'intensité de cette souffrance, peu importe si elle était volontaire ou non — et quelques personnes se sont portées à son secours alors que la grande majorité jetait un regard morne sur la scène. Et c'est au niveau des commentaires et des réactions suscitées que cela devient particulièrement intéressant.

Voici un mot authentiquement proféré et qui donne à réfléchir — tenons compte que le spectateur cherche à dissiper le malaise d'avoir vu Lorena se geler carrément, sans pour autant qu'il ait eu le goût de se mêler de quoi que ce soit : « De toute façon... elle est vaccinée comme les autres ! » — signifiant par là qu'elle ne prendrait pas grand mal de cette exposition au froid et qu'elle s'en tirerait sûrement sans le moindre petit rhume. Elle est vaccinée certes, mais nous le sommes plus encore ! L'État nous a instillé depuis longtemps le flegme et l'apathie prophylactiques qui préservent l'intégrité de notre suffisance et la complaisance replète nécessaire au confort et à l'assurance de nos possessions cruelles. Les méchants qui raillent ne font que confirmer l'inconscience et le cynisme triomphant qui étouffe dans sa coquille le cri rebelle d'une liberté qui s'ennuie et qui se soucie peut-être de l'entraide et des autres. C'est la première idée qui m'est venue et c'est ce qui m'a plu dans la perf — cette façon dont elle a culpabilisé, à tort ou à raison, plusieurs personnes. Or, si la perf de WOLFFER a raté sous le rapport matériel et technique, elle a néanmoins réussi sous l'aspect moral et réflexif. Mais elle se déroulait alors au-dessus de nos têtes ou derrière notre dos.

Si l'on me passe cette généralité d'usage, je dirai que l'art requiert tout sauf l'impassibilité mesquine. Il traverse le réel en accentuant ses zones d'ombre et de lumière ; il dénonce tout autant qu'il révèle. On ne reste pas en-deçà de l'œuvre pour en faire l'expérience adéquate. Elle nous emporte dans son mouvement mais ne nous met pas à distance du monde, elle nous permet de le juger. Le rôle de la critique d'art consiste à accentuer les résonances de l'œuvre. Dans chaque cas, il ne suffit pas de réfléchir sur les techniques et les matériaux, sur les modes et les succès, mais il faut examiner et interroger le monde lui-même — à partir de l'immonde auquel nous convie autrui, et dans lequel son processus artistique contribue à nous maintenir...

Exposé aux forces de la nature, l'artiste, comme ses semblables, se risque ; mais il ou elle convoque nommément ce risque pour en traquer la beauté ou le dessein caché. De cette façon a pu s'offrir, à travers des développements inattendus, ce que j'appellerais le tableau explicite de notre propre médiocrité. Un corps presque nu, exposé à la menace des éléments, découvre une fragilité extrême — il peut alors nous faire discerner la platitude injustifiable avec laquelle on accueille autrui et la morgue définitive qu'affecte notre considération blasée du monde et de son théâtre. Prétendre, ensuite, comprendre quelque chose à l'art, sans se remettre en question, comporte un aspect étrangement indécent. Indécence sans pareille que j'ai découverte comme quelques autres en sentant que la protection illusoire qu'apportait le tissu de mes poches à mes mains ne me protégeait pas d'un regard autrement pénétrant que le froid et devant lequel il me resterait à justifier mon indolence...